merveilles orientales. L'alliance de la France et de l'Angleterre, formée en 1854, avait fait oublier toutes les anciennes animosités nationales. En combattant côte à côte, en courant les mêmes dangers, en éprouvant les mêmes fatigues, en versant leur sang pour la même cause, en participant aux mêmes victoires, les soldats des deux nations s'étaient pris les uns pour les autres d'une estime et d'une affection sans bornes. Et, de chaque côté de la Manche, les sentiments des soldats étaient partagés par le reste de la population. Il y avait entre les deux peuples une cordialité de relations qu'on n'avait jamais vue, et qu'on ne reverra probablement pas de sitôt. On en était, pour ainsi dire, aux petits soins entre les deux nations. Vous pouvez en juger par les deux anecdoctes suivantes:

Dans la prise de Pékin, on voyait figurer un correspondant du Times, nommé Bowlby, et avocat de Londres, lequel voulant trop s'approcher des lignes ennemies afin de donner des renseignements plus intéressants à ses lecteurs, avait été pris par les Chinois, qui l'avaient mis à mort. Dans la féerie du théâtre du Chatelet, on voyait M. Bowlby amené devant le premier-ministre de l'empereur de Chine. On lui offrait, non seulement la vie, mais une haute position dans le Céleste Empire, s'il voulait seulement renoncer à son pays. Bowlby, pour toute réponse, disait avec enthousiasme: Vive le Angleterre; c'est le plou belle pays dou monde. Cette réponse, qui revenuit à chaque tentative de séduction faite auprès de Bowlby, était accueillie par des applaudissements à faire crouler la salle. Les Anglais étaient si fiers de la délicatesse du compliment qu'on leur faisait, et de la manière dont il était accueilli, qu'ils venaient de Londres par milliers voir jouer la prise de Pékin, et l'on en voyait qui s'essuyaient les yeux à la scène du correspondant du Times.

A Londres, un acteur ayant voulu, vers le même temps, jouer un rôle qui représentait les Français sous un jour défavorable, avait été sifflé et forcé de se retirer.